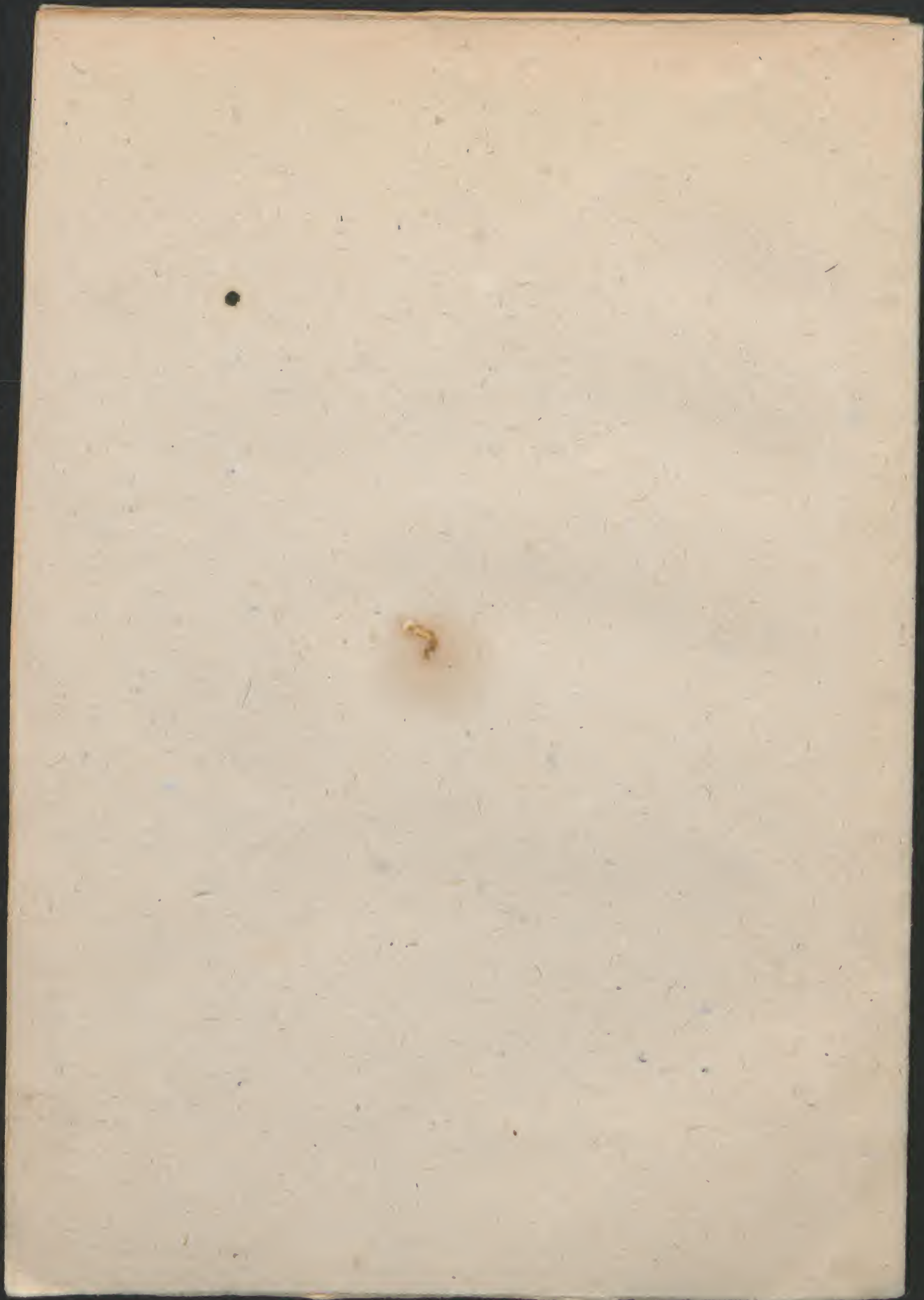
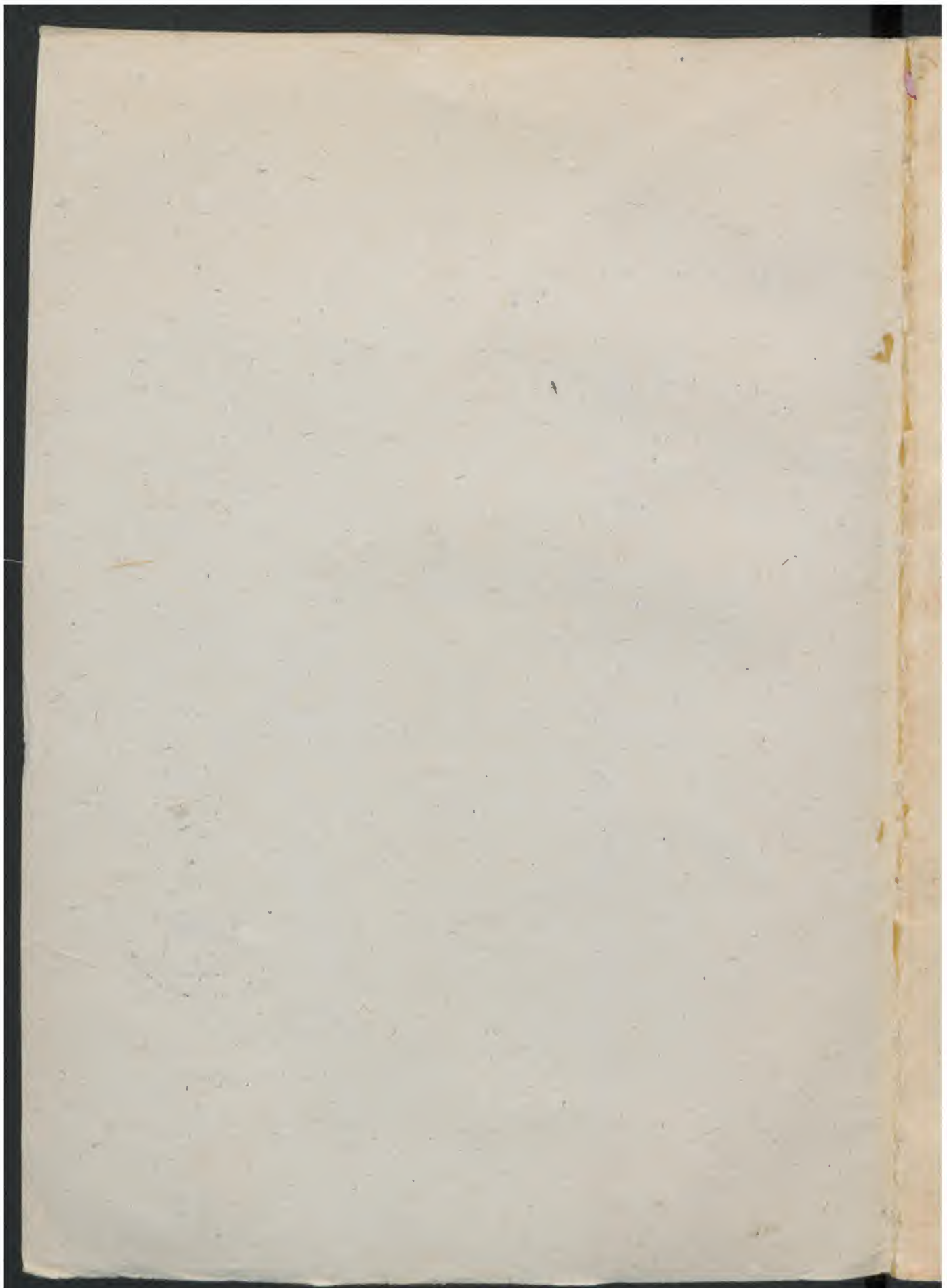


PAMFLET

1435





W 1100

LE PLAIDOYER
DE L'INDIEN
HOLLANDOIS,
CONTRE LE PRE-
TENDU PACIFICATEUR
ESPAGNOL.

Εἰ δὲ καὶ κακός.

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.



Imprimé l'an 1608.

56

1435

LE PLAIDoyer

DE L'INDIEN

HOLLANDOIS

CONTRE LE PAYS

DE LA VACCA

Imprimé par J. G. J. 1602

*Lettre Missive d'un estranger a l'autre,
touchant l'estat des Provin-
ces Unies.*



Onsieur, s'il ne vous estoit plus aisé a cognoitre l'estat de ces quartiers, que par mon moyen, je ne feroi faute de vous en advertir, nommement du present, auquel je voi les plus asseurez tenir en surseance leur jugement & intention: Mais puis qu'autres de vos amis, mesmes ceux qui ont l'oreille des personnes qui en ont le maniment vous peuvent satisfaire en ce point; le me contenterai de vous faire part de certains poincts, qu'un certain personnage tres-affectionné a sa patrie a représenté par escrit, en sa propre langue: servans aussi d'avise-toi a tous leurs manans & inhabitants. Qui m'a induit a les vous envoyer,

A ij en no-

en nostre langue, pour estre dignes de l'estat present; comme aussi d'estre veus des estrangers: Par ou ils pourront veoir le bon droit que ces Pais ont en leur defense.

Dieu les veuille regarder de son oeil de pitié; & vous donner ses saintes graces, me recommandant aux vostres. a Dieu.

S'ensuiuent

*S'ensuivent les raisons, desquelles il seroit a souhaitter, que Mess.
les Estatz des Provinces Unies se resouvinssent, pour ne
condescendre a la demande de l'Espagnol, touchant la re-
nontiation a la traffique, & navigation des Indes...*



Açoit que de la Paix provienne amitié, conversation,
& traffique, laquelle, suivant la løy de nature, on
ne doit refuser a son ennemi, qu'a bonnes enseignes;
si est-ce, qu'il ne s'est jammais veu, qu'elle ait este
faicte au prejudice des sudites conditions: Qui est l'u-
nique but de l'Espagnol nostre ennemi capital, qui
sous pretexte de nous recognoitre, en nostre entier &
souveraineté, ne tasche jour & nuit, qu'a nous vollen
nostre liberté, & nous bannir d'un país qui nous revient de droit de con-
quête, je-di des Indes. Ne seroit-ce, a vostre avis, lui donner le fouët és
mains (qu'il a dé si long temps pourchassé a toute reste) pour nous dompter
a sa poste? Ne seroit-ce aussi laisser suivre a ses parolles flatteuses & em-
miellées, ce qu'il n'a jamais sçeu conquerre par fer, feu, ou sang, ni aucuns
stratagemes qu'il ait peu pourpenser? Que deviendroyent helas! ces povres
gens, bien zelez en la vraie Religion, & au service de Mess. les Estatz, qui
ont tout quitté par deça, pour y maintenir nostre parti, au peril de cent-mille
morts: Ne faudroit-il pas, qu'ils y quittassent femmes & enfans, (le plus
cher thresor de ce monde,) & le peu de moyens qu'ils s'y sont acquis au pris
d'un penible travail: Où bien faudroit il qu'ils y demeurassent a la merci de la
rage de l'Espagnol sans-merci: Qui prendroit finablemēt vengeance, en ceux
qui n'en peuvent mais, de ceux qui lui ont par tant & tant des fois abbaisé
son arrogāce, par le moyen d'un si grand nombre d'heureuses & triumphātes
Victoires. Que diray-je des Indiēs mesmes, qui nous y ont faict rāt d'adres-
se, & rāt de courtoisies, qu'il n'est en nostre pouvoir les reconnoitre, n'est que
no' nous desposions de nostre estat, en ces país mesmes pour les y establir en
nostre place, ce qu'ils ont faits les premiers; Aurōt ils encores meritez que lō
leur face ce faux bond a raison d'un *Tirre* en l'air? O! grand' ingratitude. Mais
qui fut oncques l'Effronté tant exorbitant en ses demandes? Comment
achetterons nous vne liberté (qui ja desia est nostre) au pris de nostre preju-
dice? Qui ne voit que ce ne sont que pures dissimulations, quand il dit qu'il

A iij

nous

nous recognoit pour libre Republique, & que ce non obstant, il nous veut metre loi? Il l'auroit, de vrai, beau a faire, s'il fut parvenu au but de ses pretenſions. Qu'est-ce nous otter la nauigation de la Mer, fors que nous faire mourir tous a petit feu, puis que d'icelle nous vient tout nostre bien & confort: Qui enrichit nos villes & champs, qui ne sont de ſoi que trop ſteriles, & nous rassasie en nostre famine, puis que de nous meſmes nous ne pourrions qu'a grand peine, alimenter le peuple d'une de nos principales villes, tant s'en faut, que nous pourrions resister aux forces de nostre ennemi. Je passe sous ſilence le perpetuel regret qui nous demeureroit, d'avoir faict telle folie que de laisser eſchapper ce qui ne nous a ſeulement ſervi de contre-efcarpe, mais a meſmes faict reprendre ſes premierres traces, avec ſa courte honte, a celui la, qui ne pensoit que de nous brasser nostre ruine. Qu'est ce qui a faict voler nostre nom par toute la terre ronde? Qui nous promet un jour avec la proprieté & Seigneurie, un renon perdurable? Qui ne voit a l'oeil que ce ſeroit la la ruine & totale perdicion de nostre Estat, qui n'a peu eſtre ſappé ni eſbranlé durant ces longues guerres a cauſe de ceſt avantage; qui fait barre a toutes ſes ruſes & cautelles, lesquelles nous ne pourrons jamais contreminer, ſi avant que ceſte navigation nous fut vnefois empeschée, puis qu'il eſt tout clair qu'au pris du flux & reflux d'icelle, nous appercevons changement en nostre estat. Car des commoditez qui nous en reviennent, nous fera ſidelle recit la declaration qui en a eſté faicte par les compagnies qui y ſont la traffique. Car de quatre navires & cinq cens mille hommes qu'ils ont envoyé aux Indes Orientales ils en attendent bien trois cent tonnes d'or. Guinée, ſeulement ſur vingt navires, avec quatre mille hommes, ne nous donne elle point d'an en an douze tonnes d'or de conte faict? Je laiffe les cent navires qui ont eſté envoyées au ſel au *Puncto del Rei*, aux Indes Occidentales avec mille & huit cens hommes, qui n'ont pas faict moins de dix cent mille florins. La traffique que l'on faict ſur Cuba & Eſpagnola avec vingt navires & quinze cens hommes, nous aportent bien huit cent mille florins. Ce qu'eſtant balancé cōtre les autres traffiques que nostre pais faict ſur autres lieux, tant par Mer, que par terre, on trouvera qu'elles ne ſont rien au pris de celle là. Par ou nous pouvons conclure, que nous nous deſerions au moins, de la moitié de nos moyens, & quand & quand de nostre estat. Et ores que ceſte perte ne ſoit que des particuliers, & que eux ſ'en reſentiroient les premiers, toutefois toute la Rep. ne lairroit de ſ'en trouver totalement prejudiciée, pour n'eſtre icelle compoſée que des particuliers, & que tout ſon bien depend du bon-heur des ſudits, deſquels elle prend ſon eſtre. Qu'ainſi ſoit, qui ne ſçait que leur condition eſt de beaucoup plus avantageuſe que celle de la Rep.

la Rep. puis que leur retraite de ces cartiets en autres, ne leur feroit nulles ou bien peu d'incommoditez concernant la traffique, laquelle, ils pourroyent aussi bien exercer se retirant autre part, s'il en fut de besoin (ce que Dieu ne veuille) que dans ces pais & villes icy.

Mais a quel propos, je vous prie, est-ce que nous accordions a nos ennemis une telle demande? Est-ce que les Navires & Matelots sont de surcharge au pais? Nullement. Car il n'est que trop connu de tout le monde, que j'auroit qu'ils soyent en grand nombre, que neantmoins ils ne coutent la maille a la commune. Mais au rebours, c'est un Magazin & reserve pour en tirer du service en une urgente necessite. Ou bien, est-ce que nous sommes tant lasches de cœur, & de courage, que de nous laisser en une œuvre tant louable, & necessaire, par laquelle nous faisons veoir a tout le Monde l'iniure & le tort que l'Espagnol nous fait? Rien moins: puis que nous voyons le courage de nos valheureux foldatz ne briguer autre gloire: Et les Potentats, voir mesme les Elemens, favoriser nostre parti, & d'abondant, nos Moyens s'accroître de jour en jour, sans que je parle du zele de la vraye Religion, que l'on voit, graces a Dieu, aller de bien en mieux. Ou bien, aurions nous plus cher d'avoir de grace & pour un temps nostre souveraineté signée au papier par nostre ennemi, & un simple Titre a credit, que la possession propriétaire & perpetuelle? Est-ce cela qui nous meine? nous avons & l'une & l'autre: que demandons nous d'avantage? Que nous en chaut il si nostre ennemi y fait difficulté, puis que tous autres Potentatz nous recognoissent pour telz, & que nostre bon droit le fait assez paroître. La Nature qui nous favorise en nostre juste querelle: Le sang innocent d'un million d'ames qui se sont hazardez au peril, & demeurez en la peine pour icelle; Finablement nostre posterité, juge de nos actions, pourroyent a bon droit crier a l'advenir Vengeance, Vengeance devant le Throsne du luste Juge. Combien y a il des Monarques, Roys & Princes, qui s'estimeroyent bienheureux, si cest heur leur eut voulu, tant pour l'assurance de leurs places, que pour la commodité de leurs subjectz? Et nous, nous laisserons encores piper par je ne sçai quelles belles promesses, non obstant qu'elles nous ayent esté fausces par tant & tant des fois? Que sont devenues celles, qui ont esté du passé publiées avec tant de ceremonies, tant d'apparence, & tant de sainteté? N'ont elles pas esté cassées du jour au lendemain? Quand sera-ce que nous ouvrirons vnefois les yeux de nostre entendement, & que nous nous reveillerons du profond sommeil; qui accable nostre coeur & courage, si ce n'est maintenant quand nous voyons nostre ennemi, non seulement approcher de nos frontieres, mais qui plus est loger au beau milieu de

lieu de

lieu de nos Villes & entrailles, voir au cabinet de nostre cœur. Nous proposant par mesmes moyenneurs les mesmes conditions, pour mesmes fins, que du passé. Fins, qui pour estre beaucoup plus amples & virgètes qu'ils ne furent oncques, meritent bien qu'il en fausse la foy, encores que ce fut cent fois le jour? Voila les gens esquels nous mettons nostre fiance. Sans vne fois nous resouvenir comment il nous en a pris, & en prent, a nostre tref-grand regret, de jour a autre a nos voyfins, qui se laissent coiffer & aveugler par tels beaux semblans. Qu'ainsi soit, que veut la Toyson d'or (par laquelle ils s'imaginent estre des petis Roys de la Terre, sans maille ni denier) qu'une totale ruine des maisons ou elle prend vne fois place. Voila le souverain moyen par lequel le Roy d'Espagne se sçait venger de ses ennemis tout a loisir, sous masque de faveur & recompense. Combien! combien! il lui eut valu par ci deuant, s'il eut sçeu mettre en oeuvre ce Catholicon en place de l'espée, qui toute ensanglantée encores comme elle est, du Noble sang de nos nobles & fideles Seigneurs du pais, nous attend tous de pied coy, l'un apres l'autre. Ce ne sera doncques qu'a vos despens, (o siecle malheureux!) Egimôt, Hornes, & Orange, que nous aurons joué ceste funeste Tragedie? Or doncques, si ainsi est que Dieu nous veut a tous voiler la veüe, & priver de bon Conseil, pour nostre chastiment: Je dis des maintenant le dernier adieu a nos chers Confreres qui sont aux Indes; & d'un Chemin aux Indiens, qui nous ont si fidelement, courageusement & constamment assisté & secouru en nostre besoin, & extreme necessité: Adieu a toute la Traffique & ses dependances, Navires, Matelotz & Marchans: Adieu a la Faveur des Roys, Princes & Peuples qui nous ont si long temps serui (mais las en vain!) de murailles encontre la rage de nostre ennemi: Adieu aux inhabitans du pais tant grans que petis: Finablement Adieu a Mess. les Estatz, & quant & quant a tout l'Estat qui ne faysoit que de venir en la fleur de son eage, quand on lui limitoit ses jours: Qui est l'endroit ou je vous dis, Monsieur, encores vne fois l'adieu: Suppliant le Roy des Roys, avoir pitié de son povre peuple, & vous donner le comble de vos saints & vertueux desirs, De vostre maison de N. 1608.

Le tout vostre.

I. B. de Walerande.



vo-
ue
nt
le
us
et,
els
ils
ne
in
a
ut
de
os
es
t,
or
le
er
a-
le
&
s,
le
is
&
d
r
c
a